

« La société de métiers »

Diane Miljours

Numéro 28 (3), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Miljours, D. (1983). Compte rendu de [« La société de métiers »]. *Jeu*, (28), 148–149.

« la société de métis »

la reconnaissance de l'artiste

Pièce de Normand Chaurette, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », n° 118, 1983, 142 p., ill. Préface de Monic Robillard, p. 7-29.

Quelle est l'idée de publier en préface vingt pages de notes explicatives demandant une lecture préalable de la pièce? On a le choix: ou on lit en se disant que, de toute façon, il faudra relire après, ou on met toute de suite de côté. Choissant ce dernier *ou*, j'ai plongé avec impatience et plaisir dans ce morceau d'univers de Normand Chaurette. Je n'ai pas été déçu.

M'attendaient au détour d'une route, quelque part près de Rimouski, ou ailleurs dans un monde complètement imaginaire, quatre personnages dramatiques pas du tout en quête d'auteur puisqu'ils en tiennent un, et un solide. Sans perdre de temps, celui-ci installe ses quatre tableaux-personnages dans des ambiances dont il a le secret (*Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* et *Fêtes d'automne*, entre autres, en étaient aussi remplies), nous faisant partager les fins d'après-midi ensoleillés et les promenades près du fleuve de cette mini-société bourgeoise de 1954.

Ce que chercheraient plutôt, à travers leurs calembours, leurs discours sur la chaleur, la lecture de *la Légende de Narcisse* et le champagne qui coule à flots,

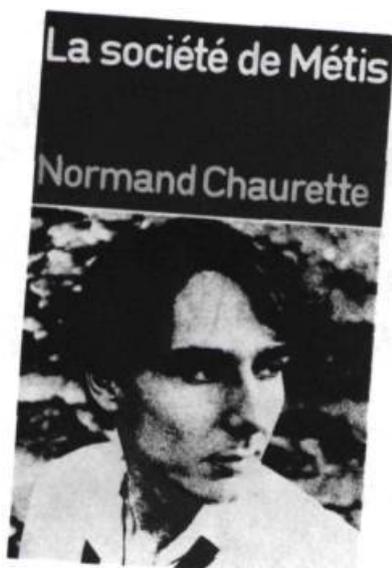
ces quatre êtres d'une autre époque, qui pourraient tout aussi bien vivre à la fin du siècle dernier, ce serait la reconnaissance. Reconnaissance de leurs actes, de leur vie, de leur passage et de leur valeur au-delà de la mort. Ironie du sort: les touristes du musée de Rimouski défilent toujours trop rapidement devant ces portraits pourtant exposés et connus ailleurs dans le monde (n'ont-ils pas été, l'an dernier, à la Biennale de Venise?), se hâtant d'aller admirer, dans une autre salle, *l'Incendie du quartier Saint-Roch*.

Jusqu'où le souvenir peut-il subsister et comment laisse-t-on sa marque? Éternelle angoisse de l'être humain qui se sait éphémère, mais organise souvent sa vie comme si elle devait durer toute l'éternité. Zoé Pé, surtout, vit cette angoisse: « L'idée que je vais mourir un jour n'existe pas... Métis est éternelle. Zoé saura bien marquer le temps... » (p. 81). Hôtesse, propriétaire des lieux, mécène à ses heures (là aussi pour mieux durer), elle tente bien, grâce à sa fortune, d'acheter les tableaux qui les représentent, elle et ses trois invités: « Un de ces tableaux représente ma figure. Ma figure est à moi. Ce n'est pas bien qu'elle dorme dans l'atelier d'un peintre alors qu'elle pourrait devenir éternelle » (p. 93).

L'art dure plus longtemps que ceux qui le côtoient mais encore faut-il y croire. Pour Octave Gredind, le jeune aveugle,

humble auditeur attentif, timide mais franc — lui seul ne se plie pas servilement aux caprices de Zoé Pé —, « la peinture, le jeu de la couleur, tout ça, c'est artificiel. Les mots, au moins, ils ont une utilité » (p. 56). Et, parce qu'il ne la voit pas, la peinture n'existe pas. Il lui préfère sans doute l'Association de la Canne blanche où il se dévoue en compagnie d'autres bénévoles, malheureusement trop peu nombreux. Pour lui, l'argent n'achète pas tout. Pour Hector Joyeux non plus. Ce peintre naïf peint d'abord pour son plaisir. Ce choix, il le paiera de sa vie, tué par Pamela Dickson, alcoolique, âme soeur et bras droit de Zoé. Autre ironie du sort: les tableaux que celle-ci croyait ainsi récupérer, ont été donnés, la veille, au musée de Rimouski. Ce n'est d'ailleurs pas le seul bon tour de l'artiste qui signe encore, après sa mort théâtrale, les dessins illustrant le livre de Chaurette.

Voilà donc les estivants liés pour toujours et condamnés à subir les liaisons « mal t'à propos » et les inepties du capitaine de pompiers Casimir Flore, tout en faisant éternellement bonne figure dans un musée de province. La reconnais-



sance qu'ils pourraient être en droit d'attendre, viendra peut-être un jour d'une représentation théâtrale où quatre interprètes endosseraient enfin leurs espoirs et leurs désillusions. S'il est vrai que la dramaturgie québécoise soit en crise — et la programmation actuelle de bon nombre de théâtres institutionnels ne dément guère cette assertion — il ne faudrait pas passer à côté de l'exception, dût-elle, hélas! confirmer la règle.

diane miljours

« la nauf des fous »*

panser oedipe

Pièce de Jean-Marie Apostolidès. Paris, Albin Michel, coll. « Théâtre », 1982, 131 p.

Oedipe est voyageur. Or, l'espace qu'il parcourt ici n'est pas géographique, mais culturel. Au fil des actes qui les mènent aujourd'hui, les personnages se métamorphosent. En chemin, Jocko-Oedipe devient le Christ; et le carrefour, une croix. Le roi-pécheur, le roi Lear, Faust et Don Juan, Jocko les singe tous. Il ne s'agit pas d'un jeu pédant. Cette pièce est celle d'un puzzle ou, si l'on préfère, une énigme. Sur la carte, on tourne en rond. La fin marque le début; la gauche, la droite, comme dans un miroir, un carnaval. Tous les personnages ont leur double: leur présent, sans passé, et leur avenir. Entre l'être et le paraître, le maître et l'esclave, l'intérieur et l'extérieur, l'itinéraire du voyageur

* Cette pièce a été lue sur les ondes de Radio-France et, à Montréal, par le C.E.A.D. L'auteur, en outre, a adapté *Oedipe roi* pour le Centre national des arts, à Ottawa, et a publié un essai sur le spectacle et le pouvoir au XVII^e siècle, *le Roi-machine*, aux Éditions de Minuit.